

# REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31<sup>e</sup> ANNÉE

N<sup>o</sup> 11

1<sup>er</sup> JUIN 1888.

AVIS. — Se réabonner par la poste à l'ordre de M. Leymarie.

LE SIÈGE SOCIAL de la Société scientifique du spiritisme et sa librairie seront transférés, 24, rue des Petits-Champs (entrée 1, rue Chabanaise), au 1<sup>er</sup> juillet 1888.

## LE SPIRITISME ET LA PRESSE

### I

J'ai parlé, plusieurs fois déjà, dans cette *Revue*, des recherches auxquelles se livrent les savants de l'Angleterre, sur le terrain du Spiritisme. Il est incontestable qu'ils se préoccupent beaucoup plus de la question que nos savants français dont l'intolérance est absolue, qui nient les faits de parti pris, sans même se donner la peine de les examiner. Ce scepticisme voulu et de commande ne semble pas exister avec la même intensité chez nos voisins. Là-bas on cherche et, si l'on n'ose pas toujours conclure, on publie, du moins, le résultat des observations faites. C'est déjà beaucoup.

J'ai dit, l'année dernière, que MM. Gurney, Myers et Podmore, avaient écrit un ouvrage fort curieux : *Phantoms of the living* (*Fantômes des vivants*). Ce travail est encore à peu près inconnu en France. Il n'en est pas ainsi en Angleterre, si l'on s'en rapporte aux journaux. La presse parisienne, elle-même, a déjà parlé des *Phantoms of the living*. Un chroniqueur du *Paris*, M. Georges Montorgueil, qui assez souvent, il faut le reconnaître, ramène ses lecteurs sur la question de l'hypnotisme, de la suggestion mentale, etc., a pris, il n'y a pas bien longtemps, sa plume la plus élégante pour révéler l'existence de ce livre. A ce propos, il n'est pas inutile de faire remarquer que, chaque fois qu'il s'agit pour eux de parler des sciences dites *occultes*, les journalistes français savent se rendre fort intéressants. Ils disent, par exemple : « Le Spiritisme qui fait tourner les tables et les têtes... » Ou bien : « Croirait-on qu'il existe tant d'esprits chez le peuple le plus spirituel de la terre ? » Tout cela est admirable ; c'est de la verve gauloise de première marque et Voltaire eût difficilement trouvé mieux.

Je parlais, tout à l'heure, d'un chroniqueur du *Paris*, M. Georges Mon-

torgueil. Cet écrivain sacrifie, lui aussi au dieu du jour, à l'esprit français. On va s'en apercevoir tout de suite.

En effet, M. Montorgueil a publié, dans le *Paris* du 10 mai, un article intitulé : *Les Revenants reviennent*, titre qui forme, on en conviendra, un bien agréable jeu de mots. Voici le début de ce travail :

« Une nouvelle inattendue nous arrive de Londres. Un matin — c'était le 11, un vendredi ! — la Grande-Bretagne s'éveilla, prise d'une terreur folle, spontanée, mystérieuse. Le *Daily Telegraph* parut portant en gros caractères : l'Angleterre en danger ; la Chambre des lords interrogea sur-le-champ le duc de Cambridge, maréchal des camps, commandant en chef, et lord Salisbury, qui se déclarèrent peu rassurés. Lord Randolph Churchill ne cacha point sa frousse. On eut toutes les peines du monde à retenir le vainqueur de Tel-el-Kébir, le brave général Wolseley, qui se sauvait à toutes jambes, abandonnant le poste qui lui est assigné. Que s'était-il passé ? Nul Etat n'avait déclaré la guerre au gouvernement de la reine ; la turbulente Irlande, lâchée par le pape, ne se montrait point plus agressive que de coutume : restait le fameux pont sur la Manche qui met en transe nos voisins, mais il n'est encore qu'à l'échelle d'un millimètre sur le bristol des ingénieurs.

« De quoi John Bull avait-il donc peur ? Chacun de se le demander sans trouver de réponse irréfutable. On cherchait mal. C'est un livre qui révolutionne l'Angleterre : *Phantoms of the living*. L'Angleterre — *God save the queen* ! — a peur des revenants !

« Trois Anglais : Gurney, Myers et Podmore ont eu l'idée bien anglaise de procéder à une enquête unique encore en son espèce. Ils ont invité à y prendre part tous ceux qui ont eu des visions, des hallucinations, des correspondances de pensées, qui ont vu des spectres, qui ont été avisés de la mort d'êtres chers par des envoyés extraordinaires, qui ont eu enfin un commerce quelconque avec les esprits. Il s'est trouvé six cents personnes pour signer de bonne foi six cents déclarations stupéfiantes. »

## II

Le chroniqueur du *Paris*, en sa qualité d'esprit avancé, que ces histoires laissent parfaitement incrédule, commente ainsi les « six cents déclarations stupéfiantes » relatées dans les *Phantoms of the living* :

« Quelles veillées on ferait avec ces innombrables histoires de revenants, de bons revenants classiques ! Ils nous reviennent. Ceux qu'on croyait à jamais partis, chassés par le grand jour de la raison ; ceux qui rôdent autour des cimetières ; qui dansent en courtes petites flammes sur les étangs, l'été ; qui fréquentent chez les hiboux des châteaux solitaires ; qui

affectionnent les promenades désertes sur le coup de minuit ; qui s'habillent tout de blanc et font en marchant un grand bruit de chaînes ; qui s'installent au chevet du lit les jours où l'on a un peu de fièvre, ayant soin de se donner, pour être bien accueillis, la physionomie des morts qu'on aime... Impassibles ou grimaçants, menaçants ou calmes, plaisantins ou justiciers, dispensant des frissons, créant l'épouvante, faisant se dresser les cheveux sur les crânes et horriblement, en o s'ouvrir les bouches, ils y sont tous dans cette enquête macabre, occulte, ils défilent tous, les spectres... les spectres...

« Voilà, sans doute, ce qui empêche l'Angleterre de dormir. La bonne vieille insulaire a peur que les fantômes la viennent tirer par les pieds, la nuit. Elle roule son artillerie contre ses portes, barricade ses côtes et regarde sous son lit si quelque méchant projet n'y veillerait point, attendant son heure.

« Cette panique a traversé la Manche ; méfions-nous. Elle s'est emparée à Paris d'un esprit délicieux, d'un poète épris des sous-bois, qui, candidat à l'Académie, doit cependant s'intéresser davantage aux morts qu'aux revenants. La lecture de ce livre l'a plus secoué que le fut jamais bigote lisant le *Miroir des âmes*. Invité par les hallucinés d'outre-flots : « Moi aussi, fit-il, tremblant moins de sa peur que de son audace, moi aussi j'ai été le témoin de choses extraordinaires ! » Et le voilà les contant d'une plume alerte, car c'est le modèle des bons conteurs modernes ; toutefois, en ce genre, l'auteur du *Horla* le surpasse peut-être.

« C'était un conte terrible, comme m'en fit jadis mère grand pour me tenir éveillé. Il était question d'un trépassé qui daignait repasser ; il accourait du royaume des morts et faisait mille de ces folies qui sont permises à un être qu'un acte de décès a mis à l'abri des petites maisons autres que les cercueils. Et notre Parisien sceptique citait le mot d'Hamlet sur les choses mystérieuses, inexpliquées de ce monde. A quoi chacun de nous a reconnu que notre pauvre excellent confrère est malade. Tout esprit que trouble cette sentence shakespearienne est pincé ; le surnaturel le travaille, l'occultisme l'obsède, l'incube et le succube lui sucent le cerveau. Il n'y a qu'un moyen de le tirer de sa fâcheuse situation, c'est de l'envoyer faire une cure dans une assemblée spirite. Tout homme reste propriétaire d'un grain de bon sens, vois-tu, Horatio, en sort radicalement guéri. »

### III

En vérité, c'est une bien belle chose que d'avoir de l'esprit et de la sagesse. Cela permet de donner à brûle-pourpoint une consultation sur l'état mental d'un confrère. Tout d'abord on le félicite, en disant : « C'est un

esprit délicieux, c'est un poète. » Ensuite on ajoute le correctif suivant : « Mais c'est un fou... Notre pauvre excellent confrère est malade... Le sur-naturel le travaille, l'occultisme l'obsède. » Et voilà comment on exécute un homme dans le monde littéraire d'aujourd'hui. Il est vrai qu'on propose ironiquement un remède. « On peut le guérir, dit-on, en l'envoyant faire « une cure dans un *établissement spirite*. Tout homme resté propriétaire « d'un grain de bon sens en sort radicalement guéri. »

Ce qui veut dire que tous ceux qui, devenus spirites, persévèrent dans leur erreur sont des fous, aux yeux des aimables chroniqueurs de notre temps. Alors ces messieurs sont des sages. Franchement on s'en doutait un peu en voyant de quelle façon la presse de tous les partis s'y prend, en France, pour établir l'harmonie et la concorde.

Rendons la parole à M. Georges Montorgueil :

« Mais, est-ce que la *Revue des Deux-Mondes*, la grave, la docte, ne s'est point laissé prendre aussi ? Elle a lu le livre des fantômes et, comme dirait le guignol lyonnais : « elle n'en poulaille tout » ; elle a la chair de poule. Elle ne croit pas aux revenants, elle s'en défend, du moins. Cependant, elle dit à ses lecteurs : « Faites une sorte d'enquête autour de vous, et vous serez étonnés de trouver quantité de faits du même ordre : hallucinations véridiques, pressentiments, sympathies se manifestant à distance, rêves, parfois réalisés, concernant des incendies, des chutes, des accidents graves, etc. »

« Cette mystérieuse puissance qui met en contact les êtres, soit par des visions, soit par des pressentiments, se nomme, en Angleterre, d'un mot nouveau : c'est la *télépathie*. »

On en trouverait des traces dans l'histoire ; ainsi, la télépathie se recommanderait de d'Agrippa d'Aubigné, de qui l'on tient ce récit :

« Le roi étant en Avignon, le 23 décembre 1574, y mourut Charles, cardinal de Lorraine. La reine (Catherine de Médicis) s'estoit mise au lit de meilleure heure que de coutume, aiant à son coucher entr'autres personnes de marque le roi de Navarre, l'archevêque de Lyon, les dames de Retz, de Lignerolles et de Saunes, deux desquelles ont confirmé ce discours. Comme elle estoit pressée de donner le bonsoir, elle se jeta d'un tressaut sur son chevet ; mit les mains au-devant de son visage et avec un cri violent appela à son secours ceux qui l'assistoient leur voulant monstrier au pied du lit le cardinal qui lui tendait la main. Elle s'escriant plusieurs fois : « Monsieur le cardinal, je n'ai que faire avec vous. » Le roi de Navarre envioie au mesme temps un de ses gentils hommes au logis du cardinal, qui rapporta comment il avoit expiré au mesme point. »

« Aux six cents témoignages recueillis, les Anglais de l'enquête ont omis

d'ajouter celui-ci dont la trouvaille appartient au rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes* qui déclare « avoir eu une joie rare en faisant cette découverte. » L'auteur cité est François de Belleforest qui vivait au seizième siècle.

« On lit, en divers exemples, que les amis morts loing de leurs affectionnés sont venus leur dire à Dieu sortans de ce monde ; ce que je peux dire comme tesmoing oculaire qui en ai eu et vu l'expérience, non couché, ni en sommeillant ains estant debout et aussi bien esveillé que je suis à présent que je descriis cette histoire. Car, le propre jour que feu nostre père mourut, comme je ne sceusse rien de sa maladie, et moins de sa mort, le propre jour de la feste de Nostre Dame de septembre, la nuit estant en un jardin sur les onze heures de nuit avec mes compagnons, j'allai pour esbranler un poirier, où je ne fus pas si tost écarté seul que je voy devant moi la propre figure de mon père tout blanc en couleur, mais d'une grandeur excédant la proportion naturelle, laquelle représentation s'approchant de moy pour m'embrasser, je m'escriai si haut que mes compagnons soudain y accoururent et la vision s'esvanouissant je leur racontai qui m'estoit advenu, et leur dis que pour vray c'estoit mon père. Nostre pédagogue adverty de ce fait s'assura de la mort, laquelle pour vray advint sur l'heure mesme que ceste figure m'apparut. »

« Le commentaire de l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*, trahit sa croyance. Il n'a pas un instant l'idée que son auteur peut l'abuser et s'abuser. Comment se fait-il qu'en France, se demande-t-il, au milieu du seizième siècle, on trouve un phénomène qui reparait en Angleterre en 1883, et quelle autre explication donner, sinon qu'il s'agit d'un phénomène vrai, rare et très rare assurément, mais enfin vrai, et démontré vrai par le témoignage humain ? »

« Dans cet ordre de spéculations, il existe un document sur l'authenticité duquel s'élève un conflit. C'est une déclaration signée par Charles XI, roi de Suède, et contresignée par quatre de ses ministres, attestant que le monarque et ses conseillers ont eu la vision très nette d'un événement qui devait s'accomplir trente-six ans plus tard : l'assassinat de Gustave III par Ankarstroem. »

#### IV

Après avoir publié ces récits historiques, le chroniqueur du *Paris* donne son avis et fait connaître à ses lecteurs l'explication rationnelle, selon lui, du phénomène.

« Mais, dit-il, tous les récits n'ont pas cette ampleur historique. Il en est d'un ordre plus intime. Miss Aurore était une nuit à sa croisée, rêvant à ce que rêvent les jeunes filles dans tous les pays du monde, quand un gentle-

man fort correct lui apparut ; s'étant incliné trois fois, il lui jura qu'il l'adorait. Elle eut très peur ; il l'embrassa sur la nuque ; elle voulut se fâcher et n'en eut point la force. L'apparition disparut. Miss Aurore rêva souvent depuis à la croisée, mais le fantôme ne revint plus. Elle avoue qu'elle fut malade d'effroi. J'inclinerais plutôt à penser que ce fut de chagrin.

« C'est l'hallucination sentimentale. Mais le plus souvent ce sont des morts qui se promènent, ceux, je suppose, qu'il faut qu'on tue. Casaniers à l'excès, ils reviennent aux lieux qu'ils affectionnent, s'y installent sans façon. Questionnés, ils répondent rarement ; si on les interroge sur la seule chose qui nous intéresse, l'autre monde dont ils sont, ils font la sourde oreille. Il est particulier comme ces esprits vagabonds ne nous tiennent jamais que des discours et tout pareils à ceux que nous ferions nous-mêmes et comme ils ne savent que tout juste ce que nous n'ignorons point.

« Chacun des déposants qualifie selon son sentiment les impressions mystérieuses qu'il a éprouvées. Un jeune homme qui vit maintes fois assise dans son fauteuil, près de son lit, une jeune fille, parle de son « rêve » ; un mari, qui était poursuivi par l'image de sa femme morte, écrit « qu'il ne se délivra du cauchemar qu'au bout de trois mois. »

## V

M. Montorgueil conclut ainsi :

« Les éditeurs de ces contes de revenants que toute l'Angleterre écoute, terrifiée, n'osent point conclure. C'est un soin qu'ils nous abandonnent ; nous n'en ferons rien. Nous ne pouvons admettre que ces dépositions, si invraisemblables qu'elles paraissent, soient l'œuvre d'imposteurs ou de fous. Oui, tous ces gens-là ont vu ou cru voir ; nous n'avons pas le droit d'en douter.

« Et alors ? — Permettez-nous de tirer la révérence aux revenants et de cultiver en paix notre jardin. Nous avons mieux à faire qu'à lâcher la proie pour l'ombre et qu'à nous défendre contre des fantômes quand c'est la réalité qui nous menace. »

C'est généralement par des sorties de ce genre que les beaux esprits du temps présentent résumément leurs conclusions, lorsqu'ils parlent de faits qu'ils ne connaissent pas. « Nous allons cultiver en paix notre jardin ; nous avons « mieux à faire qu'à lâcher la proie pour l'ombre ; la réalité nous menace... » Lisez de près ces phrases et vous n'y trouverez rien, absolument rien.

Si la réalité nous menace et si, ajouterai-je, la banalité nous étreint, c'est une raison de plus, il me semble, pour chercher, en dehors de la vie matérielle, des consolations, des enseignements et des espérances. Il y a là une protestation contre le matérialisme, qui rend la réalité si décourageante, et

contre le spiritualisme religieux qui fait le lendemain de la mort si effrayant. Ceux qui préfèrent cultiver *en paix leur jardin*, malgré la *réalité qui les menace*, sont libres ; mais ils sont singulièrement présomptueux, qu'ils ne permettent de leur dire, lorsqu'ils osent traiter de fous des gens en possession d'une vérité affirmée chaque jour par des faits, ainsi que le livre des *Phantams of the living*, notamment, en fournit la preuve.

ALEXANDRE VINCENT.

*Note de la rédaction* : M. Raphaël Chandos, ayant parlé des *Phantams of the living*, dans la grave *Revue des Deux-Mondes*, du 1<sup>er</sup> mai 1888, en un article très conséquent, a donné le branle à la presse parisienne et départementale ; chaque critique a voulu donner son appréciation, après celle de M. Raphaël Chandos, qui est celle-ci : « Le caractère véridique de ces hallucinations, de ces sympathies à distance, de ces pressentiments, de ces rêves est très remarquable... Il permet de soupçonner qu'il existe une faculté de connaissances dont tous les termes assurément nous échappent, mais qui se manifestent parfois chez certains individus et qui, pour bien prouvée qu'elle soit quant au fait même, reste encore, quant à sa cause, profondément mystérieuse. »

Les savants Anglais MM. Gurney, Myers et Podmore, avaient aussi posé la question : « La télépathie peut-elle s'exercer dans le sommeil par des rêves ou dans l'état de veille, par des hallucinations ? » c'est-à-dire, en bon français : ces histoires de revenants et d'apparitions, considérées comme contes de nourrices, peuvent-elles s'expliquer scientifiquement quand elles ont pour origine la déclaration de personnes de bonne foi ?

Jean Frolo, du *Petit Parisien*, déclare évidemment, qu'il y a dans les *Phantams of the living*, des coïncidences étranges, mystérieuses, surprenantes, qui intriguent les savants et les font se livrer à des études sur l'existence des phénomènes de sympathie à distance, des cas de pressentiment, pour les pouvoir expliquer avec logique, ou donner la solution d'un problème qui s'impose aux véritables investigateurs.

Ce semble, des savants aussi respectés que Russell Wallace, William Crookes, avaient nettement indiqué la voie à suivre pour l'Angleterre, en nommant par des noms caractéristiques les phénomènes qu'ils avaient constatés après de patientes recherches faites dans le domaine du spiritualisme moderne. Robert Hare, le juge Edmonds ont fait le même constat pour l'Amérique ; de même Zollner, Weber, Feschner pour l'Allemagne ; sans relater les relations et les affirmations de la Société dialectique de Londres ; ni les travaux d'Allan Kardec pour la France, cependant si caractéristiques.

Les spirites, pour être en accord avec le bon sens et la pure et simple

raison, se sont dit que les apparitions prouvaient avec évidence l'immortalité de l'âme devenue un fait brutal après les travaux des savants dont nous n'avons nommé qu'une minime partie.

Cette logique n'est pas approuvée par certaines personnalités, qui ne peuvent nommer chat ce qui est réellement un chat, et c'est le cas de MM. Gurney, Myers et Podmore, de M. Raphaël Chandos, de la *Revue des Deux-Mondes* et de tous ses confrères en critique.

Un parti pris, un préjugé, nous l'avons dit cent fois, cela a la vie extrêmement longue et dure ; peut-être, avant l'an 1900, nos maîtres es sciences ne se seront-ils pas décidés encore à nommer simplement : Esprit, ce qui est un esprit, malgré les raisons déterminantes qui les engageront à être logiques.

Peu importe, un préjugé n'est pas immortel, et l'âme a cette qualité, ce qui lui permet d'attendre patiemment son heure et son jour.

M. André Theuriet, l'écrivain si sympathique, donne, dans la *Presse*, une observation qui a sa valeur et que voici, dont il ne tire aucune conclusion, de peur, comme tant d'autres, de trop s'engager.

Cette observation est extraite du journal intime d'un ami dont la bonne foi ne lui est pas suspecte : Il avait alors vingt-deux ans ; il avait été très amoureux d'une jeune fille dont il était séparé par deux cents lieues et dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis un an.

Ce récit — un peu romanesque — est daté du 7 mai 1855 :

« Hier soir, je me suis endormi péniblement et j'ai fait un rêve étrange. Je me promenais dans une prairie, au bord d'une rivière bleue. Il me semblait avoir déjà vu le paysage que j'avais sous les yeux. J'errais le long de la berge en cueillant des fleurs. C'étaient les fleurs qu'aimait Marie-Eve : des myosotis, des verveines, de pâles reines-des-prés.

« Tout à coup, je fus transporté à Saint-Clémentin. Une porte s'ouvrit et je me trouvais chez Marie-Eve. Je reconnus la grande salle du rez-de-chaussée, morne, délabrée ; les murs étaient nus, les croisées sans rideaux ; quelques rares meubles gisaient çà et là. Marie-Eve était étendue dans un grand fauteuil, affaiblie, amaigrie et plus pâle encore qu'autrefois. Elle demeurait sans force, muette, les mains jointes, les yeux abaissés vers ses doigts qu'elle agitait continuellement.

« Je murmurai d'une voix étouffée :

« — Vous m'avez donc tout à fait oublié, Marie-Eve ?

« Elle eut un pâle sourire, et, me regardant :

« — Ah ! vous vous souvenez de moi, enfin ! soupira-t-elle.

« — Je vous ai écrit trois fois... n'avez-vous pas reçu mes lettres ?

« — Je les ai reçues... »

« En achevant ces mots, elle me mit dans les mains une touffe de fleurs blanches qu'elle avait détachées de son corsage.

« Puis, tout s'évanouit comme une fumée...

« Je me retrouvai je ne sais où avec les fleurs demi-fanées. Elles avaient changé de forme et de couleur et ressemblaient au bouquet d'Ophélie, composé de plantes de toute espèce : géraniums, graminées, renoncules d'eau. J'avais devant moi un livre de botanique et je les étudiais attentivement, puis je les étendais sur de larges feuilles de papier gris... Alors, je m'éveillai... »

A la suite de ce récit, sur la même feuille de papier, l'ami de M. Theuriet avait écrit quelques jours plus tard, les signes suivantes : « 19 mai. — J'ai reçu hier des nouvelles de Saint-Clémentin : Marie-Eve est morte dans la nuit du 7 au 8 mai, la nuit de mon rêve. »

P.-G. LEYMARIE.

### UNE VISION AUTHENTIQUE

Sous ce titre, le journal *le Temps* inféodé au protestantisme, qui à ce titre a combattu tout ce qui vient du spiritisme, s'est laissé gagner par la contagion des *Phantoms of the living*; dans son numéro du 18 mai 1888, il s'exprime ainsi :

« Un des médecins les plus éminents de Londres communique à la *Leisure Hour* le récit qu'on va lire. Sans avoir par elle-même une grande importance, cette observation emprunte un réel intérêt aux habitudes scientifiques de celui qui l'a recueillie avec une précision rigoureuse.

Il y a deux jours, dit-il, j'ai été le sujet d'une illusion spectrale que je crois utile de noter exactement.

La chose s'est produite en plein jour, dans ma bibliothèque. C'est une pièce d'environ sept mètres carrés, éclairée au nord par deux fenêtres. Le fauteuil où je m'asseyais pour lire tourne le dos à une de ces fenêtres, à gauche de la cheminée. En face de ce fauteuil se trouve un petit casier à livres dont le sommet est à peu près au niveau de mes yeux quand je suis assis. Le mur qui fait face à la cheminée est occupé par des casiers plus larges et plus hauts, fixés à une cloison qui sépare la pièce du couloir conduisant à la porte de la rue. Le bruit des coups de sonnette ou de marteau y arrive donc beaucoup plus distinctement qu'il n'est utile ou agréable.

Entre onze heures et midi, je lisais dans mon fauteuil quand je me sentis envahi par le sommeil contre toute habitude à cette heure, et je me laissai aller à la tentation. Je ne tardai pas à devenir inconscient, car il ne s'agissait pas là d'un simple assoupissement passager; combien de temps je restai dans cet état, c'est que je ne puis dire avec certitude; je sais seulement que ce temps ne pouvait guère avoir dépassé dix ou quinze minutes, quand

je fus réveillé en sursaut par le double coup de marteau si familier et si net, du facteur de la poste.

En ouvrant les yeux, je vis devant moi, debout sur le tapis du foyer, un homme qui me regardait, et qui m'était inconnu. Il pouvait avoir trente ans ; c'était un personnage au type juif, à la taille élancée, vêtu d'une redingote sombre et un peu large, qui semblait de coupe exotique ; il avait pour coiffure un chapeau haut de forme, évasé par la partie supérieure, comme le chapeau gallois. Son teint était brun, ses traits allongés et son nez aquilin ; ses sourcils n'étaient pas épais, mais bien arqués et noirs comme sa moustache et sa barbe peu abondante.

Je restai quelques instants à le contempler en me disant : « C'est un juif. » Mais je ne m'arrêtai pas d'emblée à cette conclusion, et dans cette sorte de doute, je murmurais, toujours mentalement : « Qui êtes-vous donc ? que me voulez-vous ? »

Au moment même où je me posais ces questions, un sourire légèrement ironique passa sur les lèvres du spectre. Il se raréfia aussitôt, de telle sorte que je voyais distinctement à travers son corps le casier placé derrière lui. L'instant d'après, l'apparition avait disparu et je me retrouvais les yeux fixés sur la rangée de livres supérieure du casier.

Mon intention n'est pas de donner une théorie des illusions des sens en général, ou une explication de celle-ci en particulier. Pour mieux dire, je n'en ai d'aucune sorte, et je me contenterai d'ajouter quelques détails spécifiques pour les personnes qui seraient tentées de raisonner sur mon cas. D'abord, je dois déclarer que je n'éprouvais aucune espèce de trouble ou d'émotion. Je n'avais senti en me réveillant rien de pareil à l'angoisse physique et morale qui accompagne habituellement un cauchemar. Hors du sursaut causé par le double coup de marteau du facteur, je n'avais pas conscience de la moindre commotion. Je n'étais ni effrayé, ni étonné, ni contrarié, mais simplement curieux de savoir qui pouvait être mon visiteur et comment il avait pénétré chez moi. Son apparition revêtait le caractère d'un phénomène isolé et sans aucun lien apparent soit avec une pensée antérieure, soit même avec un rêve ou un fragment de rêve. Immédiatement après la disparition du spectre, je me retrouvai en pleine possession de mes facultés. Je n'éprouvai ni mal de tête ni sensation anormale quelconque. Je me dis à l'instant que je venais d'être le sujet d'une illusion et je commençai aussitôt d'analyser les circonstances du phénomène. Puis, retrouvant mon livre sur mes genoux, je renis à plus tard cette enquête et je poursuivis ma lecture où je l'avais laissée, sans avoir à constater la moindre altération de mes facultés visuelles.

Cette lecture n'était en aucune façon, d'ailleurs, de nature à m'emporter

dans les régions du rêve ou de la féerie : c'était un article du duc d'Argyll sur la philosophie d'Herbert Spencer. D'autre part, ma santé ne laisse rien à désirer et je n'éprouvais ni migraine, ni mal d'estomac, ni excitation ou dépression nerveuse. Peut-être n'avais-je pas dormi la nuit précédente aussi longtemps qu'il aurait fallu ; mais je ne me connaissais aucun sujet de préoccupation ou d'inquiétude. Quant aux juifs, à leurs faits et gestes ou à leur histoire, je ne m'en étais nullement occupé. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais vu personne qui ressemblât à mon spectre.

A la vérité, on ne se rappelle pas toujours au réveil le sujet d'un rêve d'où l'on sort à l'instant. Mais si cette apparition avait fait partie d'un rêve, elle est si présente à mon souvenir que j'aurais dû, ce me semble, la rattacher d'une façon quelconque à ce qui l'avait précédée. Or il n'en était nullement ainsi. Ma vision est restée parfaitement distincte et isolée de toute circonstance antérieure, et, depuis qu'elle s'est produite, rien n'est venu jeter la moindre lueur sur le problème. Sans avoir regardé l'heure avant de m'endormir, je crois pouvoir affirmer que toute l'affaire n'avait pas duré dix minutes.

Peut-être sera-t-on disposé à la considérer simplement comme un rêve. Ce n'est pas mon sentiment. J'avais été réveillé par le double coup de marteau et, parfaitement conscient de ce fait, j'ouvrais les yeux, quand j'aperçus mon spectre. La question des rêves et des images mentales est encore si mystérieuse que je ne hasarde à ce sujet aucune opinion, me contentant de noter au passage un fait authentique et qui pourra peut-être aider à résoudre le problème.

## COUPS FRAPPÉS DANS LES FOSSES

15 mai 1888. Messieurs, je vous adresse, sous ce pli, un cas de coups frappés du fond d'une fosse qui a quelques rapports avec celui de Pau, dont la *Revue* a parlé, et pour lequel je fus appelé comme médecin ; on croyait le sujet encore en vie. Si vous le jugez de quelque utilité pour l'intérêt de la doctrine que vous défendez avec tant de zèle, disposez-en comme il vous plaira. Pour moi, en l'écrivant, j'ai en ce mobile l'intérêt de mes F. E. S.

Comme le nom de l'auteur importe bien peu à la chose, veuillez ne signer que mon initiale :

Docteur A. (Gironde).

COUPS FRAPPÉS : En lisant dans la *Revue spirite* du mois de mars le récit émouvant de l'enterrement de M. Proszinsky dans l'église de Saint-Martin de Pau, je me suis rappelé un fait analogue qui s'est passé, il y a quelques années, dans une commune voisine de celle que j'habite, fait qui mérite peut-être d'être raconté.

Un homme de soixante et quelques années, grand et fort, mourut sans avoir fait appeler de médecin. Après le temps réglementaire on procéda à son inhumation qui eut lieu un dimanche soir, à l'entrée de la nuit.

La cérémonie finie et le cercueil dans la fosse, le fossoyeur voulut terminer sa besogne avant qu'il fit trop sombre; lorsqu'il entendit, au milieu de son travail, des coups partir du fond de la fosse. Un homme habitué à ne voir que de la matière et des ossements partout, ne s'arrête guère à ces bagatelles. Après une petite pause, n'entendant plus rien, il reprit sa bêche et se remit à l'œuvre.

A nouveau, il fut encore arrêté par des coups très violents et crut que le sujet avait été mis vivant dans la bière; émotionné il attendit quelques instants, appela même, mais rien ne répondit, plus le moindre bruit!

Croyant à une illusion, et craignant peut-être qu'on se moquât de sa frayeur, il voulut continuer, mais des coups terribles partirent encore de la fosse et avec une telle force qu'il sentit la terre trembler et se soulever sous ses pieds. Plus de doute, Castaing (c'était le nom du défunt) n'était pas mort; il fallait l'exhumer et chercher des aides, ce qu'il fit incontinent.

A peine fut-il parti que M. le curé, se promenant par hasard, si vous voulez, ou par une coïncidence qui pourrait ne pas être aussi fortuite qu'on le pourrait croire, M. le curé, dis-je, se promenant dans son jardin à une petite distance de la fosse encore entr'ouverte, ne pensait à rien moins qu'un décédé, lorsqu'il entendit des coups redoublés partir de ce point, coups tellement forts qu'il en fut grandement effrayé; il pensa, comme son sacristain, que le défunt n'était pas mort, qu'il fallait s'empressez de l'exhumer. Sur son ordre, on se hâta, on se pressa vivement; en même temps, on envoyait chercher un médecin domicilié à quatre kilomètres du cimetière.

A son arrivée, le docteur trouva le cimetière plein de villageois qui attendaient, avec anxiété, l'ouverture de la bière qu'on n'avait pas encore retirée de la fosse, car c'était un travail des plus pénibles. Pendant ce temps, le docteur s'enquit auprès de la fille du défunt de la maladie de son père; d'après ses renseignements, Castaing était mort d'un étranglement interne.

Enfin, le cercueil hissé à grand'peine et déposé sur le gazon, on procéda à l'ouverture. Le cadavre exhalait déjà une odeur caractéristique que le médecin n'oublie jamais. Néanmoins, pour donner satisfaction aux assistants accourus pour assister à un événement si tragique, il fit approcher ceux qui avaient déposé le mort dans la bière, leur fit constater qu'il n'avait pas dû bouger, puisqu'il était bien tel qu'on l'y avait mis. C'est là ce qu'ils avouèrent et confirmèrent devant tout le monde; le cadavre était en décomposition.

Que pensent de ce fait les sceptiques, et les matérialistes au nombre

desquels je fus moi-même, étant tout jeune, aussi à l'âge où on l'est le moins.

S'il n'y eût eu que le sacristain pour certifier l'existence de ces coups partis du fond d'une fosse qui allait être comblée, cette affaire eût été vite réglée et mise sur le compte de l'hallucination, mais M. le curé se trouvait là, très à propos, pour confirmer ce que le sacristain avait entendu; comment alors douter de la réalité des coups frappés, et qu'elle application en donner? Jadis, docteur matérialiste, j'eus été très perplexe à cette fin; ne pouvant me rendre compte du phénomène j'en eus certainement nié l'existence, ou pour le moins mes doutes eussent été complets.

Avouons-le carrément ce doute même est pénible, il satisfait peu notre esprit s'il sauvegarde notre soi-disante science et notre dignité.

Ah! combien l'on est plus heureux d'avoir la clef de tous ces faits, par la connaissance exacte du spiritisme qui les explique si logiquement.

Docteur A...

BENFELD, 17 mai : On nous écrit d'Alsace :

Hier matin, entre neuf et dix heures, un fait des plus extraordinaires s'est produit dans notre commune. On procédait à l'enterrement d'une vieille femme de soixante-treize ans, la nommée Marie Fritsch, décédée le 14 mai. Un des fossoyeurs avait déjà commencé à couvrir le cercueil de terre, lorsqu'il entendit soudain plusieurs coups répétés qui sortaient de la tombe. Il appela au secours et un charpentier de Semersheim accourut sur les lieux. Les deux hommes déterrèrent le cercueil. Pendant leur opération ils entendirent distinctement encore plusieurs coups frappés contre le couvercle de la bière. Lorsqu'on découvrit le corps, tout se trouva dans le même ordre qu'avant. Les docteurs Rack et Meyers, appelés aussitôt, déclarèrent que le cadavre portait déjà des marques de putréfaction. Malgré cela l'exposition du corps pendant vingt-quatre heures a été ordonnée par les autorités.

Dans l'espace de deux mois, la *Revue spirite* a inséré trois faits de coups frappés à Pau, à Langoiran et à Benfeld, près Strasbourg; ces faits sont certifiés par des docteurs, par des assistants de la plus haute société de Pau, et cependant, comme pour les *Phantoms of the living*, on déclarera que tout n'est dû qu'à des hallucinations personnelles ou collectives. Un préjugé, cela enrayer le progrès, et les préjugés ont la vie terriblement dure.

## LA MORT D'UNE MÈRE

(Dialogue entre son fils et sa fille).

Elle est morte !... Pauvre mère !... Qui l'aurait cru il y a quinze jours, lorsque nous la félicitions de sa belle santé et lui faisions espérer une longue vie ? — Le destin en a décidé autrement. — Tout est fini !... Hier soir, à huit heures, elle a rendu son âme à Dieu, après m'avoir témoigné les marques de la plus grande tendresse. — Comment annoncer à ma sœur, qui va arriver, cette fatale nouvelle, et je lui ai écrit que notre mère allait mieux ; que je la croyais hors de danger !

Elle m'a répondu en me disant : malgré cette espérance j'arriverai demain à midi, ne pouvant plus y tenir, tellement j'ai hâte de la voir et de l'embrasser.

Il est déjà midi et quart ; elle doit être arrivée et viendra ici d'un moment à l'autre. — J'en frémis d'avance !...

J'entends quelqu'un ; c'est elle. Dissimulons pour qu'elle ne s'aperçoive pas de mon chagrin, et tâchons de la préparer avec ménagement à apprendre ce malheur.

*La sœur.* Adieu, mon frère. Comment va notre mère ?

*Le frère.* Pas bien ! Je ne la trouve pas bien. — Serait-elle plus mal ? — Oh, non ! Mais je ne suis pas satisfait. — Je vais la voir. — Pas encore. Cela la troublerait, il faut la préparer et puis..., je crois qu'elle repose. — Frère, tu me dis cela d'un air troublé, tu as du chagrin, et tes yeux sont pleins de larmes, tu me caches quelque chose. Notre mère est-elle plus mal ? Tu ne réponds pas... Est-elle morte ? Réponds-moi, mon frère, je t'en supplie ? — Eh bien oui, elle est morte. — Morte !..... Et depuis quand ?

— Hier soir, à huit heures. Ses dernières pensées ont été pour toi et pour moi.

Morte à huit heures, je ne m'étais pas trompée. Mon pressentiment était vrai !... Ecoute-moi, frère. J'étais occupée à faire mes préparatifs de départ voulant prendre le train de dix heures, lorsque j'entends sonner l'horloge. Afin de m'assurer si c'était bien huit heures, je tourne la tête pour regarder la pendule et j'aperçois (mais très distinctement) notre mère. Elle m'est apparue radieuse et m'a souri. Sa tête était entourée d'une clarté comme une auréole et son corps, enveloppé d'une draperie, disparaissait en partie dans un nuage vaporeux. — J'ai dit : ma mère ! et me suis avancée ; mais l'apparition s'est affaiblie, ensuite elle a disparu complètement... Pressentant un malheur, j'ai voulu prier et ne l'ai pu, étant tombée anéantie. Revenue à moi, j'ai improvisé une prière comme si je la savais par cœur. Il me sem-

blait entendre une voix céleste qui me la dictait mot à mot. Elle était sublime. Ensuite j'ai pleuré abondamment et ne voulant pas manquer le train, je me suis mise courageusement à terminer mes préparatifs de voyage et me voici, mon cher frère, pour recevoir la lugubre nouvelle.

— Ton arrivée, ma sœur, est pour moi d'un grand secours. C'est dans les moments où le chagrin nous accable que le frère et la sœur ont besoin de se retrouver ensemble.

*La sœur.* Je ne te quitterai plus. Je resterai avec toi. D'ailleurs les deux orphelins que nous a laissés notre sœur et que notre mère avait pris à sa charge me réclament. Je leur dois mes soins et par conséquent je renonce à mon mariage. Je me dévouerai pour eux. Ils me rappelleront notre sœur et notre mère.

— Oh ! merci, ma sœur. Que tu es bonne et quel service tu me rends ; sans toi que deviendrais-je avec ces deux enfants ?

— Promets-moi, frère, de ne pas me quitter tant que tu ne seras pas marié.

— Je te le promets. Mais puis-je me marier, hélas ! Tu vas te dévouer pour remplacer la mère de nos neveux ! Je le veux bien, mais je veux aussi remplacer le père de ceux que nous allons adopter pour nos enfants. Je ne te quitterai pas, ma sœur. Tu feras leur éducation et moi je t'apporterai mes ressources pour t'aider à les élever convenablement.

— A mon tour de te dire que tu es bon, mon frère. Te rappelles-tu que notre mère disait dernièrement en parlant de toi : « Mon fils est extrêmement généreux et rempli de qualités. »

— Je me le rappelle, mais tu oublies d'ajouter qu'elle disait aussi : « Quant à ma fille, c'est la bonté même. Je me demande si je pourrais lui trouver un défaut. »

Viens frère. Allons prier pour celle que nous perdons et qui nous a donné le jour. Après, nous nous occuperons des préparatifs à faire pour lui rendre les derniers devoirs.

Tu as raison. Dans les moments de tristesse comme celui que nous éprouvons, la prière console et fortifie. Mais je m'aperçois que tu étais dans le vrai quand tu me parlais de ta croyance au spiritisme ; l'apparition que tu as eue m'en montre la réalité. Je ne doute pas que notre bonne mère, en se montrant, n'ait voulu fortifier notre foi. Ce sera pour moi une grande consolation d'avoir, à la place d'une croyance qui me laissait des doutes, une certitude complète de l'autre vie ; tu le verras, je ne tarderai pas à étudier le spiritisme, je lirai les ouvrages d'Allan Kardec pour mieux comprendre sa philosophie.

— Tu feras bien. Malgré ma douleur, j'éprouve une grande satisfaction à

te voir adhérer à une doctrine si utile à l'homme, qui le console, le soutient pendant ses pénibles existences, le conduit à une meilleure organisation de la société et lui prépare le plus doux avenir sur cette terre.

— Je suis à toi, ma sœur, allons méditer auprès du corps de notre vénérable mère, évoquons son esprit.

II. GARMOND.

## LA POLARITÉ

L'un de nos honorables correspondants nous adresse la lettre suivante :

*Madou, le 6 mai 1888 :* Monsieur l'administrateur, Je viens de lire dans la *Revue spirite* un article contre la *polarité humaine*. L'auteur ne cite aucun fait qui puisse la contredire sérieusement, il se borne à la traiter d'*affreuse fumisterie*. Je suis naturellement très sceptique, et les premières fois que j'ai entendu parler de la polarité humaine, j'ai souri et j'ai refusé d'y croire; il a fallu les expériences nombreuses dont j'ai été le témoin pour me bien convaincre. Non content d'être spectateur d'expériences, j'ai voulu en faire à mon tour, et depuis trois ans je pratique cette nouvelle branche du magnétisme. Toutes les expériences auxquelles je me livre ne sont que l'application stricte des lois de la polarité humaine; depuis trois ans aucun fait n'est venu leur donner un démenti.

La théorie que j'ai adoptée est celle de MM. Dècle et Chazarain. J'obtiens entre deux sujets, dont les pôles de nom contraire sont en contact, le phénomène d'attraction.

Je place ensuite les deux mêmes sujets à une distance l'un de l'autre de vingt-cinq centimètres, et j'obtiens encore le phénomène d'attraction. J'obtiens aussi le phénomène de répulsion en plaçant les deux sujets de façon à ce que les pôles de même nom soient en regard.

Enfin, je mets les deux sujets en face l'un de l'autre, j'applique leurs mains l'une sur l'autre, de manière que les paumes se touchent, et que les petits doigts de l'un soient appliqués sur les pouces de l'autre, et réciproquement; au bout de deux ou trois minutes les mains ne peuvent plus se détacher. La chose se passe exactement comme si les pôles contraires de deux très forts aimants étaient en contact.

Si ce n'est pas là ce qu'on appelle de la polarité, à quoi l'auteur de l'article qui la nie attribuera-t-il la cause de ces faits? Notez que ce n'est pas une fois par hasard que j'ai procédé à ces expériences, mais cent fois. Pour vous dire la vérité, je répète mes expériences d'attraction tous les jours.

Il est certain pour moi que la sommité d'une branche de coudrier et celle d'une lige de la première plante venue sont positives, tandis que les extrémités de la même branche et de la même plante, dirigées du côté de

la racine, sont négatives. J'en ai fait je ne sais combien de fois l'expérience. De même pour une poire ; le côté de la queue est négatif, et la sommité est positive. Une pièce de 5 fr. en argent, une pièce de 20 fr., sont positives ; un morceau de soufre, un morceau de brique, un morceau de cire à cacheter, un bout de bougie sont négatifs. On ne connaît encore aux minéraux qu'une seule polarité.

Le petit bout d'un œuf est positif et le gros bout est négatif, l'œuf se comporte tout à fait comme un aimant dont le pôle qui se dirige vers le nord est positif, tandis que celui qui se dirige vers le sud est négatif. Tout ce que je vous dis-là est le résultat de ma propre expérience.

On s'est beaucoup égayé, dans des Revues traitant du Magnétisme, aux dépens de M. Durville qui prétend que les os sont polarisés ; M. Durville a raison, des os de poulet, de canard, de mouton, etc., sont polarisés, ils ont un pôle positif et un pôle négatif. Un pied de mouton et un pied de biche sont également polarisés. C'est donc parler témérairement que de traiter ces faits justifiés par de nombreuses expériences d'affreuses fumisteries, ce sont au contraire des choses très sérieuses.

La polarité humaine n'est pas une plaisanterie ou le rêve d'un cerveau halluciné, c'est une vérité, une grande vérité. C'est en appliquant ses lois que j'obtiens tous les jours sur mes sujets la surdité, la cécité, l'aphasie, la paralysie totale ou partielle, et bien d'autres phénomènes. En dépit des négateurs ou des sceptiques systématiques, la polarité humaine fera son tour du monde, et elle compte déjà des adeptes non seulement en Europe mais aussi en Amérique.

Veuillez agréer, Monsieur l'administrateur, l'expression de mes sentiments distingués.

HORACE PELLETIER,

Conseiller d'arrondissement, membre de la Société botanique de France, de la Société zoologique de France, de la Société entomologique de France, de l'Association française pour l'avancement des sciences, fondateur de la Société internationale des électriciens, etc., etc., à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

Nous avons fait lire la lettre ci-dessus à M. Robert qui nous prie d'insérer la réponse qui suit :

« La lettre que M. Horace Pelletier a fait l'honneur d'adresser au directeur de la *Revue spirite*, au sujet de mon article sur la polarité humaine, ne fait que justifier mes appréhensions sur le mal que peut causer la propagation d'une fausse doctrine.

« M. Pelletier est assurément animé d'une conviction profonde, et joue de la polarité d'une manière merveilleuse ; il est désirable, pour l'honneur de

la cause qu'il soutient, que son promoteur soit aussi convaincu que lui.

« L'auteur de la lettre se plaint que je n'ai cité aucuns faits venant contredire les théories des polaristes. Apparemment il ne m'a pas bien lu, car, le fait de la branche de géranium est suffisant pour démontrer, selon moi, l'erreur de ces Messieurs. D'ailleurs n'en aurai-je cité aucun, que les faits se déduisent naturellement de l'ensemble de mon raisonnement.

« M. Pelletier, en revanche, n'est pas avare de citations, il nous énumère toutes les expériences auxquelles il s'est livré depuis trois ans, sans qu'un seul fait ne soit venu démentir la théorie préférée. Les os de canards, le pied de biche, l'œuf, la poire, la bougie, tout y est.

« Voyons et examinons nettement la question. Que M. Pelletier ait expérimenté d'après les bases posées par MM. Dècle et Chazarain, ou d'après celles de M. Durville, cela ne tire nullement à conséquence ; je prendrai seulement à gauche de l'un, ce qu'il prendrait à droite de l'autre, ce qui ne l'empêche point d'être plongé, depuis trois ans, dans l'erreur la plus profonde.

« Il pourrait continuer à expérimenter ainsi pendant un siècle que ce ne serait pas en présentant systématiquement le dos à la lumière qu'il arriverait jamais à sortir de l'obscurité.

« Assurément les faits signalés sont exacts, seulement la polarité n'y est pour rien.

« Que M. Pelletier, laissant un peu de côté l'enthousiasme, veuille bien se donner la peine de descendre pour un moment des hauteurs sur lesquelles se sont placés les inventeurs de cette découverte, et ne se complaise pas dans l'illusion qui lui fait mettre toute la complaisance désirable pour se tromper lui-même ; qu'il s'isole, qu'il se rende neutre comme s'il n'avait pas l'idée de ce qu'il va faire, enfin qu'en aucune manière il n'influence son sujet.

« Au moment où le sujet attend le contact du pôle qui doit produire un phénomène sur lui, que M. Pelletier agisse avec le pôle opposé à celui qu'il emploie d'habitude ; il verra que les résultats obtenus seront identiquement les mêmes, et comprendra, dès lors, que cette grande loi se résume en *illusion* et en *suggestion*.

« Du reste, avec son discernement et son bon sens, il fera, selon moi, immédiatement justice de cette insoutenable théorie.

« Je pourrais donner des détails, fournir mille preuves de l'inanité de cette théorie, mais à quoi cela servirait-il ? C'est par une loyale démonstration que la découverte de la *polarité humaine* doit être affirmée ou ensevelie à jamais, et cela, devant une commission intelligente, qui sache expérimenter.

« Ayant voué ma vie entière à la pratique et à la propagation de ce que je crois être la vérité dans le magnétisme, je ne puis m'empêcher de protester contre ce qui, pour moi, est une erreur préjudiciable, autant pour cette science que pour les personnes qui se trouvent, comme M. Pelletier, lancées sur une fausse voie.

« J'entends par démonstration, une séance d'expériences contradictoires. Je l'ai proposée, et je la propose encore aujourd'hui, devant vingt ou trente personnes compétentes, choisies par les trois parties, et dont le procès-verbal sera publié.

« Je suis assuré à l'avance que M. Durville et le docteur Chazarain, nettement convaincus de la certitude de leur découverte, ne doivent pas, et j'ajoute même, ne peuvent pas refuser ma proposition qui est juste et rationnelle. Pour ces Messieurs, ce serait une excellente occasion d'affirmer leurs théories par le fait brutal, et je serais heureux moi-même de me rendre à l'évidence de ces faits s'ils me démontrent que je suis dans l'erreur.

« S'ils n'acceptaient pas, ce dont je doute, ces Messieurs me laisseraient le droit de dire, d'écrire et de prouver partout que la *polarité humaine* mérite d'être considérée comme je l'ai fait dans la *Revue spirite* du 1<sup>er</sup> mai 1888.

ROBERT.

*Note de la rédaction :* Nous avons eu la satisfaction de voir M. le docteur Chazarain et M. Durville, et tout nous fait espérer que la séance contradictoire demandée par M. Robert aura lieu devant un comité choisi pour ces expériences intéressantes.

La vérité sera mieux connue après cette lutte courtoise d'hommes voués à la recherche de la véritable science de la vie.

## LE SPIRITUALISME A NEW-YORK

Cher M. Leymarie, j<sup>e</sup> me suis gelé tout l'hiver, à Montréal, et ne suis pas encore tout à fait dégelé. Je vais aller à Paris à cette fin. Je partirai d'ici, par la *Bourgoyne*, le 21 courant. J'arrive ce matin de Boston, où j'ai passé une semaine.

*Voici pour la Revue :* Il y a eu, à Boston, depuis l'hiver dernier, chez deux médiums à matérialisation en renom : chez Mme Fay et chez les sœurs Berry, des scènes violentes de prises de corps durant des séances. La première fois, chez Mme Fay, cinq à six incrédules malveillants terrassèrent le médium qui personnifiait un esprit en dehors du cabinet. En un tour de main, on « exposait » le médium, disait-on. Belle affaire ! comme si ce dénouement sortait du cercle de la scène.

L'ignorance, qui a un front d'airain, prend des attitudes, des airs de matamore qui en imposent aux simples d'esprit, malgré l'explication du médium avant sa séance, touchant la phase de personnification ou de transfiguration que les influences pourraient lui faire jouer durant la trance ou le sommeil magnétique où elle allait être plongée. On a fait une bombe d'un pétard.

On n'a pas respecté les conditions acceptées, car le médium, invariablement, avertit les assistants de se retirer s'ils ne sont pas contents des conditions imposées. Plusieurs reporters de journaux de Boston se trouvaient parmi ces tapageurs, et leurs articles enflés et boursoufflés de mensonges et d'injures grossières envers le médium ne tardèrent pas à paraître.

Mme Fay a depuis intenté un procès en règle à ces personnes, et tout semble prouver que ces assaillants et diffamateurs auront à payer cher pour leurs méfaits.

Mme Fay est bien décidée à aller jusqu'au bout. On avait déjà, chez cette dame, fait deux incursions de cette sorte, mais comme on n'avait saisi que des formes indépendantes, ces formes s'étaient tout simplement fondu entre les mains des assaillants sans causer de mal au médium qui se trouvait dans le cabinet.

Chez les sœurs Berry, dernièrement, la chose se passa différemment, car les assaillants, en saisissant ce qu'ils croyaient être le médium, ne s'emparèrent que d'une forme qui s'évapora entre leurs bras; et de plus, ils eurent à souffrir de leur méfait, car non seulement ils furent roués de coups par les amis visibles et présents, mais aussi par les invisibles. C'est là une bonne leçon qui pourra servir pour l'avenir. La guerre contre les médiums ou contre la doctrine se fait périodiquement ici et surtout dans les centres où les esprits réussissent le mieux. L'intolérance a toute espèce d'agents pour la servir. Il n'y a pas que l'influence dite religieuse qui s'acharne contre le spiritisme ! la méchanceté et la bêtise, la sottise et la légèreté et tout ce qui se trouve dérangé par l'invasion du spiritisme ou de la lumière cherche logiquement à se défendre en l'attaquant. C'est de bonne guerre, comme on dit en politique.

Actuellement à New-York, le *World* (le Monde) qui tire journellement à 300.000, fait des sorties acharnées contre les médiums de cette ville. Une Mme Diss Debar (qu'on dit être la fille de la fameuse Lola Montès) est surtout devenue le point de mire de ce journal; comme cette dame est ouvertement protégée par un citoyen considérable de la ville, avocat célèbre et riche, M. Marsh, les traits lancés contre elle montent haut et font beaucoup d'effet. Mme Diss Debar est une femme remarquable comme médium. Son histoire est un pur roman. Sa médiumnité consisterait à produire des portraits d'esprits à l'huile, etc., instantanément, entre les

moins des visiteurs, sur les toiles ou les cartons que ceux-ci apportent eux-mêmes. L'incrédulité et la malveillance trouvent cela trop fort, de là leurs attaques contre elle. M. Marsh, cité plus haut, a obtenu des centaines de ces portraits, assure-t-on, sous des conditions rigoureuses et ne se cache pas pour le dire.

Slade réside à présent à New-York. Reste à savoir si ce médium fameux (autrefois du moins) périclite, comme tout dans ce monde, ou si ses facultés sont encore réelles. Je ne puis le dire, et il y en a tant ici, de médiums de l'espèce de Slade, que ce dernier ne compte plus comme extraordinairement organisé.

Il y a à New-York un nouveau médium à matérialisation, Mme Moss, anglaise. J'irai à ses séances avant mon départ pour Paris, et je vous donnerai un compte rendu de ce que j'aurai vu.

Au moment où j'écris Mme Diss Debar vient d'être arrêtée avec son mari et deux autres personnes sous de vagues accusations plus ou moins fondées. Un procès à sensation va s'ensuivre; nous tiendrons les lecteurs de la *Revue* au courant de cette affaire.

HENRY LACROIX.

Avril 1888.

## LE SPIRITISME ET LE PAYSAN

Que n'a-t-on pas écrit sur le paysan? C'est le type que Balzac a dépeint sous des couleurs un peu sombres avec sa plume de misanthrope, et dont Zola, lui-même, vient de nous tracer dernièrement encore un si lamentable tableau.

L'auteur de la Comédie humaine a évidemment forcé la note; le maître du naturalisme (la Presse a été unanime à le reconnaître) est allé beaucoup trop loin, avec son pessimisme habituel; que de récriminations lui a valu cet ouvrage (1)!

Les apologistes ont riposté à qui mieux mieux, et à peine l'œuvre commençait-elle à paraître que, déjà, les émules du célèbre romancier eux-mêmes ont, d'un commun accord, protesté avec toute l'énergie possible. Où se trouve la vérité? dans le vieil adage traditionnel: « *in medio stat virtus*. »

Oui, nous aimons à le croire, en général, le paysan est honnête, animé de bons sentiments à l'égard de ses supérieurs; traitez-le avec douceur, sachez le conduire, il vous sera entièrement dévoué. Mais n'oubliez pas que, pour trouver chez lui ces vertus, il faut au peuple des croyances, et là, encore, je

(1) *La Terre*.

rencontre, comme un ennemi qu'on ne saurait trop révéler, le système néantiste.

Si vous enseignez au peuple le « *post mortem nihil* » au lieu de lui laisser entrevoir l'idéal d'un meilleur avenir, ne vous étonnez pas après cela de ce que, comparant son sort au vôtre, il vous demandera pourquoi il travaillera plutôt que vous, pourquoi vous vous engraissez toujours à ses dépens, pourquoi vous occuperez plutôt que lui telle ou telle situation ? Toutes ces phrases enfin à l'aide desquelles les mauvais ouvriers, entraînant les bons, sont parvenus quelquefois à amener les bouleversements qu'on sait.

A tout cela, le spiritisme viendra opposer sa consolante théorie et nous saluerons bientôt, comme l'aurore d'un beau jour, son avènement dans la classe ouvrière ; c'est pourquoi nous ne saurions trop encourager le prosélytisme que ses adeptes se font un devoir d'exercer chaque jour.

Oui nous dirons à l'ouvrier que ses sueurs ne resteront pas vaines. Nous lui apprendrons, selon la parole d'un auteur contemporain, que : « tous « nous versons une goutte dans le limon douloureux de l'humanité », et que c'est au prix de ses infortunes (qui lui donnent l'expérience) qu'il acquérera le bonheur suprême, objet de nos communes aspirations.

Oh ! comme nous appelons de tous nos vœux le jour où il nous sera donné de voir le peuple consolé et fortifié par ces nobles espérances qui l'auront rendu meilleur, qui le convieront à s'aimer, à s'unir intimement, pour augmenter ainsi sa puissance de travail et de savoir.

Justement fiers du résultat de notre tâche, nous pourrions dire à ceux qui ne nous auront épargné ni la critique ni la calomnie : Comparez l'ouvrier d'aujourd'hui à celui que vous berciez autrefois de vaines promesses et d'utopies invraisemblables. Vous en aviez fait un être pervers, car, suivant le proverbe, qui sème le vent récolte la tempête. Nous l'avons rendu conscient et juste. Voilà notre œuvre ; jugez et comparez, car nous croyons à la solidarité entre les hommes, et tout spécialement à la responsabilité des actes.

CONSEILS AUX JEUNES : C'est aux jeunes, en effet, que je m'adresse plus particulièrement. Je voudrais les tenir en garde contre certains écueils que j'ai rencontrés moi-même, et dont on ne saurait trop se défier. Le nombre est grand, vous le savez, de ceux qui font du spiritisme une sorte de jeu, le considérant volontiers comme un amusement bon à servir de passe-temps, et à récréer les moments de loisir. Ils disent : nous allons faire du spiritisme ! comme ils diraient : prenons un bock ! ou bien : allons passer la soirée au théâtre ! ou bien encore : si nous faisons une partie de whist !

On s'installe autour d'une table pendant quelques instants, on est grave ;

puis comme au bout de dix minutes on n'aperçoit aucun résultat, alors on s'impatiente, on commence à parler de choses et d'autres, jusqu'à ce qu'un membre de la réunion se levant triomphalement, et jetant autour du cercle un regard de commisération, s'écrie, les yeux levés au ciel : Vous voyez, je vous le disais bien, c'est de la frime. Dire que des gens sérieux s'occupent encore de ces sortes de balivernes ! Et voilà où nous en sommes dans le XIX<sup>e</sup> siècle !

Après ces mots, on se lève, on se félicite les uns les autres d'avoir reconnu ainsi l'impossibilité des phénomènes spirites, on parle d'autre chose et c'est fini.

Il faudrait un livre pour énumérer les écueils qui se rencontrent à chaque instant ; voici incontestablement ceux qui se présentent le plus souvent, chez nous surtout, où la légèreté, il faut bien en convenir, est la note prédominante du caractère.

Eh bien, Messieurs, vous qui avez entendu parler du spiritisme et qui dites qu'au fond de tout cela il pourrait y avoir quelque chose ! non, ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre, permettez-moi de vous le dire. Tout d'abord, prenez et lisez les œuvres d'Allan Kardec, ou simplement : *Qu'est-ce que le spiritisme ?* petit ouvrage qui les résume toutes. « Étudiez premièrement la « théorie avant d'en venir à la pratique qui est un effet de la science, » disait Léonard de Vinci aux peintres de son temps. « Les sciences sont des ser-  
« rures dont l'étude est la clef, » dit aussi un proverbe arabe. Autant de conseils dont les jeunes spirites devraient tenir compte, car ils s'appliquent particulièrement au cas qui nous occupe.

Lisez donc, et après cela, voulez-vous expérimenter ? Tâchez de rencontrer une personne initiée quelque peu au spiritisme, et surtout, oh ! surtout, choisissez bien celles dont vous vous entourerez ! Non le spiritisme n'est ni un jeu, ni un frivole passe-temps, et c'est pourquoi il ne faut pas se présenter animé de pensées futiles, ou plus ou moins sérieuses, mais avec les sentiments de dignité que comporte la circonstance.

J'ai fini. Tout ce que je pourrais écrire maintenant ne serait que des redites. Les renseignements nécessaires, vous les puiserez dans les ouvrages dont je vous ai entretenus. Rien n'y est omis : il serait puéril autant que ridicule d'ajouter quelque chose après cela. Ayez soin encore de ne donner prise à aucune fraude possible : vous savez combien nous bannissons des séances de la société les personnes suspectes à ce point de vue, ayant d'ailleurs pour principe qu'en spiritisme, aussi bien qu'en toutes choses, « mieux vaut un sage ennemi qu'un maladroît ami. »

EDOUARD MICHEL,

Lui écrire à son domicile actuel, 52, rue de Bayeux (Caen).

## UNE SOIRÉE DE BIENFAISANCE

Le mercredi 6 juin prochain, une soirée musicale et littéraire, organisée par Mme Leymarie, au bénéfice de L'ŒUVRE DES LIBÉRÉS DE SAINT-LAZARE, aura lieu au siège social de notre Société, 5, rue des Petits-Champs. Nous prions nos frères et sœurs de province et même de l'étranger qui s'intéressent à cette œuvre si humanitaire, de bien vouloir envoyer leur offrande, — à laquelle peuvent s'adjoindre les offrandes de quelques amis ; — elle sera la bienvenue, si minime soit-elle.

Tous nos lecteurs savent que l'Œuvre des libérés s'occupe des pauvres femmes — condamnées ou en prévention — pendant leur séjour à la prison et à leur sortie, afin de leur procurer du travail et d'aider à leur relèvement moral. L'œuvre s'occupe aussi des enfants des détenues, dont elle se charge complètement jusqu'à ce que la mère puisse les reprendre. (L'œuvre ne s'occupe pas des prostituées).

— Les offrandes seront reçues jusque fin juin. (Soirée à 8 h. 1/2.)

## LE SPIRITISME A ROUEN

Nous tirons textuellement du *Moniteur spirite et magnétique* l'article suivant :

« Les spirites de Rouen, répartis en groupe nombreux, comprenant deux cents membres environ, animés du désir de se rapprocher et de concentrer leurs forces en une société de propagande et de mutualité afin de répandre leurs croyances dans la grande cité normande, ont voulu préalablement tâter le terrain et sonder les dispositions du public au moyen d'une conférence. Cette première tentative exigeait quelque prudence. L'offre gratuite de la salle du Casino faite par le cercle Rouennais de la Ligue de l'enseignement, la présidence de M. Ch. Besselièvre, grand manufacturier, spiritua-liste et homme de bien, mais non spirite, imposaient une certaine réserve. Afin de concilier toutes les exigences, les spirites de Rouen ont demandé à M. Léon Denis, de Tours, de vouloir bien, sous les apparences d'un sujet historique, patriotique, propre à intéresser et émouvoir les auditeurs, développer les principes essentiels de la doctrine spirite et parler des rapports qui unissent les incarnés et les morts.

Voici le sujet choisi par l'orateur :

1<sup>o</sup> Le génie de la Gaule (philosophie des druides ; nos véritables traditions nationales) ;

2<sup>o</sup> La mission de Jeanne d'Arc (ce qu'étaient ses voix).

Ce dernier point revêtait un attrait particulier par le fait du projet d'érection d'un monument à Jeanne d'Arc à Rouen, et de la publicité donnée à ce projet.

Cette conférence a eu lieu le lundi 9 avril. Voici en quels termes les journaux antispirites en rendent compte :

Le *Petit Rouennais* du 10 avril, journal républicain et sceptique : — « M. Léon Denis, conférencier de la Ligue de l'enseignement, a fait hier soir, au Casino, devant une salle bondée d'auditeurs, la conférence annoncée sous ce titre plein de promesses : *Le Génie de la Gaule et la Mission de Jeanne d'Arc*.

« L'orateur a traité ce vaste et patriotique sujet avec une ampleur de vues absolument remarquable. Avec Jean Reynaud, Henri Martin, Bonnemère, avec tous les grands chercheurs qui depuis quarante ans ont mis dans l'histoire de notre race le document authentique à la place de la légende, il nous a rappelé les grands souvenirs de la Gaule, la lutte pour l'indépendance. Puis pénétrant dans le domaine philosophique, il nous a montré dans les croyances des Gaulois la source de leur héroïsme, de leurs mâles vertus, de leur mépris de la mort. Les principes de la pluralité des existences de l'âme sur l'échelle des mondes, la communication entre les vivants et les morts ont été successivement développés par l'orateur qui affirme que la foi de nos pères doit renaître sous une forme agrandie et renouvelée.

« L'héroïsme, la foi profonde, les chastes vertus des Gaulois, M. Léon Denis les retrouve plus vivaces que jamais dans Jeanne d'Arc dont, en termes profondément émus, il nous a retracé les gloires et le martyre. Après avoir rappelé les admirables et accablantes répliques de Jeanne aux évêques ses juges et ses bourreaux, l'orateur a protesté énergiquement contre la prétention actuelle du clergé d'accaparer la grande Lorraine en la canonisant.

« Toute cette partie de la conférence a été saluée par des applaudissements unanimes et réitérés. L'orateur nous semble avoir été moins bien inspiré lorsqu'il a entrepris de rechercher dans les sciences spirites et magnétiques l'explication de la mission de Jeanne d'Arc. M. L. Denis professe en pareille matière des doctrines dont nous ne pouvons entreprendre ici ni le développement ni la réfutation. Mais, somme toute, sa conférence est certainement la plus intéressante, la plus féconde en aperçus nouveaux qu'il nous ait été donné d'entendre depuis le commencement de la saison. »

Le *Journal de Rouen*, feuille cléricale : — « M. Léon Denis, [conférencier tourangeau, a fait hier aux habitués de la Ligue deux conférences au lieu d'une, avec cinq minutes de suspension entre les deux : la première, sur le génie de la Gaule, d'après ce qu'en ont dit, non sans exagération et sans erreur, quelques écrivains, tels que Jean Reynaud, Henri Martin, etc.; la seconde sur Jeanne d'Arc, qui, selon M. Denis, n'a été qu'une réincarnation du génie de la Gaule.

« Le conférencier a poussé le spiritualisme jusqu'aux confins du spiritisme. C'est trop. A l'en croire, les voix de Jeanne n'étaient autres que celles

des anciens héros morts pour la patrie, qui continuaient et continuent encore à s'intéresser aux destinées de la France.

« Hélas ! pourquoi ne nous éclairent-ils plus comme ils éclairaient Jeanne d'Arc ? »

« Malgré ces exagérations, et peut-être même à cause de ces exagérations, si peu conformes à la vérité historique, les applaudissements à plusieurs reprises ont accueilli les théories hasardées du conférencier. »

L'accueil chaleureux fait par le public à cette conférence a encouragé les spirites de Rouen à poursuivre et à accentuer leur œuvre de propagande. Plusieurs réunions ayant pour but la formation d'un comité central ont eu lieu : une nouvelle conférence est projetée pour l'automne prochain. Elle sera faite par M. L. Denis, dans une vaste salle louée pour la circonstance.

Afranchi de tout patronage étranger, l'orateur pourra y déployer en toute liberté le drapeau du spiritisme. »

### BONNE NOUVELLE DU FAMILISTÈRE DE GUISE

L'assemblée générale des membres associés, à la presque unanimité, a voté l'adoption des conclusions de M. Pernin.

Ensuite, ce dernier, sur l'invitation de Mme Vve Godin, qui occupait la présidence, a donné les renseignements qui suivent sur l'état d'avancement du Familistère en construction à Laeken, près Bruxelles, Belgique (succursale de Guise).

Mesdames et Messieurs,

« Nous avons le plaisir de saisir cette occasion pour vous dire quelques mots concernant le Familistère de Laeken.

« Ce familistère est en bonne voie d'exécution, il sera totalement achevé le 1<sup>er</sup> juillet prochain, et nous pensons que l'on pourra commencer à l'habiter dans le courant du mois d'octobre de cette année.

« Construit sur le même type que ceux de Guise, très bien situé, sur le quai du Canal de Bruxelles, touchant à l'usine même, il est appelé à rendre de très grands services à nos travailleurs ; car une des grandes difficultés pour la Direction était celle de se procurer les ouvriers nécessaires à notre fabrication.

« Nous espérons donc que les travailleurs ayant à Laeken des logements sains avec tout le confortable désiré, en même temps que la possibilité de donner l'instruction à leurs enfants, ce sera là autant de causes qui, bien certainement, faciliteront le recrutement du personnel.

« Pour compléter le Familistère, il nous reste à construire les écoles et la buanderie.

« Les plans sont terminés, et ont été, par mes soins, remis à notre architecte de Bruxelles.

« Nous espérons que sous peu on va pouvoir commencer les travaux de manière à ce qu'ils soient terminés avant l'hiver prochain, afin que les habitants du Familistère trouvent dès leur entrée toutes les commodités pour les usages communs ainsi que toutes les facilités pour l'instruction de leurs enfants. »

Madame la présidente a donné ensuite la parole à M. Dequenne, François-Charles, le gérant désigné.

Celui-ci s'est exprimé ainsi :

*Mesdames et Messieurs* : « Après avis favorable donné à l'unanimité par le Conseil de gérance. Madame l'administratrice-gérante, d'accord avec le conseil, a décidé de porter à l'ordre du jour de l'assemblée générale d'aujourd'hui la proposition suivante :

« En témoignage de reconnaissance et pour honorer et perpétuer la mémoire de M. Godin, le regretté fondateur et bienfaiteur de l'œuvre familistérienne, un monument serait érigé sur la tombe où repose sa dépouille mortelle.

« Une statue serait élevée à cet homme de bien, à ce grand philanthrope, sur la place du Familistère.

« La dépense à faire pour la construction de ces deux monuments s'élèverait à une somme approximative de 100,000 francs.

« Vous avez donc, Mesdames et Messieurs, à voter sur cette proposition que nous avons l'honneur de vous soumettre. »

L'assemblée dans un vote empressé et unanime s'est associée de tout cœur aux conclusions de M. Dequenne.

Oui, il l'a bien mérité ! avait inscrit l'un des associés sur son bulletin de vote.

Le reste de la séance a été consacré à l'examen des questions d'affaires intéressant spécialement l'association.

Ce qu'on ne saurait trop signaler, c'est l'esprit de paix, de travail et d'union qui anime tous les membres de l'association. Là le capital est réellement mis au service du travail ; chacun de ces hommes, relevé dans sa dignité, se sent chez soi.

Le Fondateur qui a préparé avec tant de vigilance et au prix de tant de peines cette situation doit aujourd'hui en contempler en esprit le développement avec bonheur.

L'association, vu la mort récente de M. Godin, n'a pas voulu célébrer cette année la fête du travail si belle, si intéressante.

---

## AUX DÉTRACTEURS DU SPIRITISME

Le spiritisme, cette troisième manifestation à notre pauvre humanité, est venu en temps voulu apprendre à l'homme qui il est, d'où il vient, où il va; il résout ainsi le plus difficile problème de la philosophie psychologique, laquelle, sans nul doute, il est plus facile et expéditif de blâmer, de dénigrer, de calomnier, injurier et condamner, que de se donner la peine d'en étudier les points fondamentaux, d'en scruter les principes, afin d'en pouvoir porter un jugement consciencieux et impartial.

C'est pourquoi nous voulons ici offrir à nos implacables censeurs l'exposé succinct du spiritisme dont ils connaissent à peine le premier mot, dont ils se font généralement la plus fausse idée.

Le spiritisme est une science de vérité, la plus intéressante pour le genre humain, science des inconnus d'outre-tombe, de la nature, de la formation des mondes et des substances éternelles et immuables, de la justice et de la sagesse inscrites dans le firmament; science immense, qui nous fait connaître les innombrables mondes répandus dans l'espace sans limites habités par les esprits qui peuvent se mettre en communication avec notre planète, laquelle est à peine un point imperceptible dans cette incommensurable totalité.

Par sa forme philosophique, appuyée sur la raison et sur l'étude, le spiritisme est une science éminemment moralisatrice, régénératrice et réformatrice; son but est de démontrer aux néantistes l'immortalité de l'âme, sa préexistence, ses destinées futures, la nécessité de ses réincarnations, et partant la pluralité de ses existences; l'impossibilité enfin des peines éternelles, inventées par le fanatisme et inconciliable avec la justice et le but assigné à l'humanité. Son but est encore de proclamer la liberté de conscience, la tolérance universelle, tant civile que religieuse, et la réconciliation des vérités religieuses avec les vérités scientifiques.

Loin d'être hostile à l'enseignement de l'Evangile, le spiritisme vient le compléter, au contraire, le confirmer et consolider, en le dégageant d'une foule de préjugés funestes, de fausses interprétations, d'idées fanatiques et hypoerites que le Christ reprochait aux Scribes, aux Pharisiens et aux docteurs de l'ancienne loi, interprétations qui, dans la nouvelle, trouva malheureusement de nombreux et zélés imitateurs ennemis de tout progrès et de toute idée généreuse qui ne s'accordent pas avec leur intérêt matériel.

Le spiritisme pesant les révélations dans la balance de la raison, conduit l'adepte par la voie de la parfaite charité à l'amour de l'architecte des cieux, à celui du prochain, lui fait considérer tous les hommes sans exception comme des frères de la même famille, enfants du même père, aucune

créature n'étant destinée à la damnation ; le spiritisme annonce et prépare le règne de la justice éternelle, celle du bien sur la terre, en prêchant une mutuelle bienveillance, le pardon des injures, l'affabilité, la mansuétude, la charité en action ; il se sert de l'intermédiaire des esprits incarnés et désincarnés, lesquels, dans la sublime œuvre de la création, sont les agents directs de providence qui meut ; il prêche la loi d'amour pour le bonheur de tous.

En face des mauvaises passions qui caractérisent nos détracteurs, il est facile à tout homme consciencieux de juger de quel côté sont les vérités et la justice et de quel côté, la malveillance et l'imposture.

Nos adversaires oubliant leur infériorité intellectuelle et scientifique, n'ayant aucune base pour asseoir leur raisonnement, se contentent de nier tout ce que les autres affirment, et se refusent même à examiner et approfondir les vérités en litige, ne leur opposant que le catéchisme paroissial et les capucinades de leurs prédicateurs approuvés par leurs évêques ! Ils s'imaginent que quelques diatribes et algarades, à l'instar de *omni scibili et quibusdam aliis* » du moyen âge, suffiront pour renverser d'un seul coup, comme des capucins de cartes la doctrine spirite répandue sur le globe ! Partant de fausses prémisses, l'Eglise ne peut arriver qu'à de fausses conclusions.

La fougue de leur polémique les empêche de voir que, voulant gagner leur cause, ils font tout ce qu'il faut pour la perdre au tribunal de la logique et même du bon sens ! Ils ne se doutent pas qu'en calomniant et insultant les adeptes du spiritisme, ils donnent des forces au néantisme, cet ennemi de toute morale et de toute religion ! A ces injustes provocations, nous n'avons qu'à répondre : « *Fali dedicatori damnationis nostris etiam gloriamur.* »

Si nos antagonistes se croient encore en plein moyen âge, époque où la science fut contrôlée et proscrite et les savants persécutés et livrés même aux bûchers de l'Inquisition, ils sont dans l'erreur ; si la religion, asservie aujourd'hui par ses propres ministres qui en ont fait un marche-pied de leur ambition et de leur insatiable cupidité, se refuse à donner la main à la science, la science, en progrès, continue sa marche suivant les paroles bibliques : « *Deus scientiarum dominus* », elle ne s'arrêtera pas ; elle marchera quand même à la conquête du monde moral, intellectuel et spirite, dont elle sera l'aromate et l'arome d'après ce qu'en dit un éminent philosophe anglais du xvi<sup>e</sup> siècle « *Religio aroma scientiarum* » (Bacon).

Certaine d'arriver au règne de la vraie et féconde charité, de la vérité, de la paix et de la justice sans nuage, elle réalisera ainsi les paroles prophétiques du Psalmiste hébreu *miser cordia et veritas, obviaverunt sibi iustia et pax osculata sunt.* Ps., 84. »

CH. DE B.

## FÉDÉRATION SPIRITE BRÉSILIENNE

*Monsieur le Rédacteur :* La Fédération Spirite Brésilienne a l'honneur de porter à votre connaissance qu'elle a son siège social rue du Club-Gymnastique, n° 17. Là doit être adressée toute la correspondance, celle relative à des sujets sociaux, celle qui a rapport au *Reformador*, son organe.

Dans le but d'étendre davantage ses vues et sa propagande active et tenace, indépendamment des conférences publiques qu'elle a la coutume de faire dans la saison préférée de l'année, la Fédération a décidé d'avoir tous les soirs, à la disposition des spirites, une salle de conversation où l'échange d'idées se fera activement et établira une espèce de fraternité entre les socialistes et les partisans des idées de progrès.

Comme achèvement de la tâche à laquelle elle s'est consacrée, la Fédération organise une bibliothèque exclusivement spirite, où se trouve déjà un cabinet de lecture, pour le public en général, à la disposition duquel elle met le peu de livres qu'elle possède pour le moment.

La Fédération espère que ses collègues de la presse continueront l'échange avec le *Reformador*.

J.-F. PINTO, secrétaire.

## ALCUNI SAGGI DI MEDIANITA IPNOTICA

Lilas, 8 mai 1888. Cher ami, J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la petite brochure que vous m'avez fait remettre dimanche. Voici les impressions produites sur moi :

Une parfaite sincérité de la part de son auteur ou de ses auteurs : MM. E. Rossi Pagnoni et Dr L. Moroni.

Bonne méthode d'observation, *quoique cette méthode se ressente un peu des dispositions morales et religieuses des observateurs.*

*Toutefois, et dans tous les cas, supériorité de cette méthode sur celle que s'obstinent à suivre les spirites à Paris; je suis convaincu profondément que MM. Rossi et Dr Moroni, amicalement avertis des écueils à éviter et des préjugés à vaincre, arriveraient sans doute à obtenir des résultats profitables à tout le monde, résultats que n'obtiendront jamais bonne partie des spirites de Paris, chez lesquels le sentiment a pris la place de la raison.*

Enfin la brochure de MM. Rossi et Moroni mériterait à tous les titres d'être traduite en français ; parmi bien des suppositions et conclusions à éliminer comme non fondées, elle contient des choses très intéressantes. Quant à en faire un résumé, cela est absolument impossible, il faut la lire *entière*, telle qu'elle est, ou rien.

Toujours à votre disposition, je vous serre la main.

TREMESCHINI.

*Nota* : M. Tremeschini a fait un nouvel appareil médianimique dont on dit beaucoup de bien; la Revue en parlera prochainement.

Nous serions heureux d'avoir un traducteur qui connaisse parfaitement la langue italienne et son génie pour traduire en bon français la brochure dont nous parlons ci-dessus.

A PARU *La Revue théurgique, scientifique, psychologique et philosophique*, traitant spécialement de l'hygiène et de la guérison par les fluides, et des dangers des pratiques médicales, cléricales, magnétiques, hypnotiques, etc., sous la direction des célébrités scientifiques autorisées; mensuel, 1 fr. par numéro; 10 fr. par an, 12 fr. pour l'étranger.

Je vous fais passer ce numéro, Messieurs, et je formule le vœu, que ce nouvel organe vive plus longtemps que la dernière publication périodique du même directeur.

Second vœu, si le directeur qui m'est sympathique, veut que son journal ne vive pas ce que vivent les roses, qu'il oublie toutes épithètes inutiles, qui n'atteignent que lui; les récriminations vaines retombent sur celui qui les publie.

En somme, Messieurs, comme je souhaite un grand succès à M. Jacob, le guérisseur; veuillez, je vous prie, insérer cette annonce, vous obligerez votre tout dévoué.

D' DUVAL.

M. G. MACÉ, l'ancien chef du service de la Sûreté, continue ses curieuses études du monde vicieux en publiant à la Bibliothèque Charpentier: GIBIER DE SAINT-LAZARE. Ce ne sont pas là de longs rapports et d'ennuyeuses statistiques sur la prostitution, mais une originale et intéressante promenade à travers le *Paris vicieux*, sous la conduite d'un cicerone des plus compétents, doublé d'un profond observateur et d'un charmant conteur, fécond en piquantes anecdotes.

Prix du volume, 3 fr. 50. — Très intéressant et très instructif.

L'HYPNOTISME ET LES ÉTATS ANALOGUES AU POINT DE VUE MÉDICO-LÉGAL.  
Par le D<sup>r</sup> GILLES DE LA TOURETTE, 1 vol. in-12.

Depuis quelques années des savants tels que Braid, Azam, Lasègue, Motet, Charcot, etc., ont soumis à la méthode d'examen scientifique les phénomènes compris autrefois sous le nom général de magnétisme animal. L'hypnotisme, la catalepsie, le somnambulisme, la suggestion, sans sortir de l'ordre naturel, présentent des phénomènes extraordinairement curieux qu'il importe de bien connaître, comme le prouve surabondamment l'ouvrage du D<sup>r</sup> de la Tourette.

Élève des docteurs Charcot et Brouardel, il consacre une partie de son livre à l'étude des états hypnotiques tels qu'ils ont été compris dans le passé, depuis Mesmer, et tels qu'ils sont constatés actuellement par l'observation scientifique. Il décrit la catalepsie, la léthargie, le somnambulisme, la léthargie lucide, les diverses sortes de suggestions, le somnambulisme naturel, le somnambulisme pathologique, les états hystériques, l'état prime et l'état second d'Azam.

Dans une autre partie, il expose les bienfaits et les dangers de l'hypno-

tisme. Il montre qu'un médecin habile peut en obtenir de bons effets dans le traitement des accidents et des complications de l'hystérie et parfois en l'employant comme anesthésique en chirurgie.

« Un médecin consciencieux, dit M. de la Tourette, refusera toujours toute hypnotisation à une personne supposée saine, venant demander à être endormie dans le but unique de satisfaire sa curiosité et de savoir si elle est hypnotisable. Des manœuvres de ce genre, pratiquées non seulement par des charlatans, mais par des personnes bien intentionnées, peuvent provoquer de violentes perturbations morales et physiques, amener chez des natures nerveuses le développement de l'hystérie à l'état latent et compromettre presque irrémédiablement leur santé. »

La dernière partie est une étude médico-légale dans laquelle l'hypnotisme est considéré au point de vue de la perpétration des crimes et des délits. Il demande qu'on réglemente la mise en œuvre de l'hypnotisme comme on réglemente la mise en vente des médicaments dangereux, qu'on applique sévèrement la loi sur l'exercice de la médecine et qu'on interdise les séances publiques charlatanesques des sociétés de magnétisme, non seulement parce qu'elles sont la cause d'une foule d'accidents immédiats, mais parce qu'elles favorisent le développement de graves accidents ultérieurs.

Cette dernière étude, dans laquelle M. de la Tourette a fait la part de ce qui est établi, de ce qui est possible, de ce qui ne l'est pas, au sujet des crimes commis dans l'état d'hypnotisme, est indispensable, comme le dit fort bien le docteur Brouardel, pour les magistrats, les avocats et surtout pour les experts encore peu familiers avec ces manifestations singulières d'un état morbide laissé, jusqu'à ces dernières années, entre les mains des charlatans.

*Nota :* Le docteur Gilles de la Tourette n'y va pas de main morte ; ces messieurs prennent tout au magnétisme qui, depuis un siècle, leur donne des leçons qu'ils ont ridiculisées et conspuées ; aujourd'hui revenus d'erreurs séculaires, ils demandent des réglementations sévères au sujet des magnétiseurs qui enseignent ce que c'est que le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, la transmission de pensées à distance, etc., etc. Ce serait comique si ce n'était attristant. Les charlatans ne sont point ceux auxquels cette épithète est adressée, la masse intelligente commence à comprendre à qui ce titre doit être attribué.

GRAND CONCOURS INTERNATIONAL DE BRUXELLES 1883. — Le comité de la presse, se composant de M. le baron de Haulleville, président ; MM. Delmer, Victor Hallaux, Verstraete et Lemaire, vice-présidents ; MM. Boniems et Nieter, secrétaires, se chargera à partir de ce jour du service des journaux.

Il a été décidé d'accord avec le comité exécutif qu'une salle de lecture serait établie et mise à la disposition du comité de la presse.

Le comité a résolu de faire un appel général tant à la presse belge qu'à la presse internationale afin que pendant toute la durée de l'Exposition un abonnement gratuit soit fourni au grand concours ; il y réunira la collection complète des journaux du monde entier. Les journalistes étrangers pourront s'y rencontrer, recueillir tous les renseignements qui peuvent les intéresser et faire, le cas échéant, leurs réclamations.

*Le Gérant :* H. JOLY.